

JE SUIS NÉE en 1977 dans une centrale nucléaire, au sud de la Corée du Sud.

Je ne m'étais jamais représenté les choses de cette manière jusqu'à ce jour de l'été 2017: une dépêche d'agence m'apprenait l'intention du président Moon Jae-in de sortir son pays du nucléaire en commençant par tirer la prise de son réacteur le plus ancien, Kori 1. Mon réacteur.

C'était la fin symbolique d'un cycle, lisait-on. La Corée du Sud, entrée quarante ans plus tôt dans l'ère nucléaire, et ainsi dans sa propre modernité, allait désormais investir exclusivement dans les énergies renouvelables. Chapitre clos, changement d'époque, rideau.

Alors, la Corée du Sud n'était ni le premier ni le seul pays à s'interroger sur son rapport à l'énergie atomique. Fukushima en 2011 avait été une lame de fond de bien des manières. Et puis, quarante ans, c'est l'espérance de vie comptable d'une centrale nucléaire, autrement

dit, le temps que se donnent ses propriétaires pour en amortir les coûts. Bien entretenues, régulièrement révisées, ces infrastructures ont le potentiel de durer au-delà de cette échéance arbitraire, encore fallait-il que les bons investissements aient été faits au bon moment. Or, justement, le gros du parc mondial avait été construit entre la septième et la neuvième décennie du xx^e siècle. Depuis, il s'était trouvé ballotté de promesses en revers, le jouet des alternances politiques inhérentes à la plupart des démocraties industrialisées. À l'heure de la déclaration sud-coréenne, la plupart des pays nucléarisés avaient à décider de l'avenir qu'ils souhaitaient donner à ces équipements pharaoniques, ceux-ci atteignant en masse leur date formelle de péremption. L'industrie nucléaire, aurait-on dit, faisait sa crise de la quarantaine.

Il y aurait matière à réfléchir, me dis-je alors, sur ce cycle arrivé à son terme : le premier âge atomique. L'optimisme industriel perdu, la croyance au progrès qui animait les sociétés d'autrefois, le pouvoir de l'énergie qui gouverne nos vies et préside à nos richesses. À dire, aussi, du mythe de l'atome, de l'utopie nucléaire et de ses cathédrales à turbines, des promesses de chaleur et de lumière exprimées en mégawatts, et de celles et ceux qui avaient cru bien faire en rendant

l'humanité prisonnière de ce confort. À dire, enfin, de la religion antinucléaire, ce nouveau consensus public et médiatique qui allait de pair avec la défiance à présent généralisée, institutionnalisée, envers tous les lieux du pouvoir : la science, l'industrie, la politique. Entre 1977 et 2017, le monde avait tellement changé.

Surtout, il m'est apparu que l'arrêt du réacteur de Kori 1 était mon affaire personnelle. Dans les secrets de ma conscience, la dépêche sud-coréenne avait soulevé une vase profonde, un sédiment si ancien que je le croyais pétrifié. Avec cette centrale en fin de vie, les lignes se sont mises à bouger dans les zones d'ombre de mon histoire, comme la réplique d'un séisme lointain déplace imperceptiblement le couvercle d'un sarcophage scellé par les siècles.

À point nommé dans le cours de ma vie, car moi aussi je venais d'avoir quarante ans, cette nouvelle s'est mise à résonner étrangement dans le creux que je cachais, dans les soubassements de mon identité. Peut-être le moment était-il venu, pour moi aussi, de décréter la fin d'une époque.